

JEAN-LOUIS LIVI PRÉSENTE

 64^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Competition



AIMER BOIRE ET CHANTER

RÉALISATION
ALAIN RESNAIS



Jean-Louis Livi présente



AIMER, BOIRE ET CHANTER

Réalisation **Alain RESNAIS**

Avec **Sabine AZÉMA, Hippolyte GIRARDOT, Caroline SILHOL
Michel VUILLERMOZ, Sandrine KIBERLAIN et André DUSSOLLIER**

Durée 1h48 – format 2.55 – son 5.1 – France – 2013

SORTIE LE 26 MARS

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet

75017 Paris

Tél. : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Laurent RENARD

53, rue du Faubourg Poissonnière

75009 Paris

Tél. : 01 40 22 64 64

elsa.grandpierre@gmail.com



SYNOPSIS

Dans la campagne anglaise du Yorkshire, la vie de trois couples est bouleversée pendant quelques mois, du printemps à l'automne, par le comportement énigmatique de leur ami George Riley.

Lorsque le médecin Colin apprend par mégarde à sa femme Kathryn que les jours de son patient George Riley sont sans doute comptés, il ignore que celui-ci a été le premier amour de Kathryn. Les deux époux, qui répètent une pièce de théâtre avec leur troupe amateur locale, persuadent George de se joindre à eux. Cela permet à George, entre autres, de jouer des scènes d'amour appuyées avec Tamara, la femme de son meilleur ami Jack, riche homme d'affaires et mari infidèle. Jack, éploré, tente de persuader Monica, l'épouse de George qui s'est séparée de lui pour vivre avec le fermier Simeon, de revenir auprès de son mari pour l'accompagner dans ses derniers mois. Au grand désarroi des hommes dont elles partagent la vie, George exerce une étrange séduction sur les trois femmes : Monica, Tamara et Kathryn.

Laquelle George Riley emmènera-t-il en vacances à Ténérife ?



RÉALISATEUR

Pourquoi ce titre, *AIMER, BOIRE ET CHANTER* qui n'a rien à voir avec le titre original de la pièce d'Alan Ayckbourn, *Life of Riley* ? Pour le rythme. La pièce était entièrement imprégnée de la musique des Pink Floyd. Pour moi, cela indiquait une époque précise, les années 1960/1970 et je voulais m'en détacher. Je cherche beaucoup à rythmer les changements de vitesse d'un film, à ce que la réalisation soit disparate. Des moments avec un découpage timide, académique, et puis, que subitement le ton change. Voilà ce dont je rêvais : que le spectateur dans la salle se dise, oui, bon, c'est du théâtre filmé, et soudain change d'avis, oui, mais au théâtre, on ne pourrait pas faire ça... Et ça redevient du théâtre, et ça redevient du cinéma, et parfois de la bande-dessinée avec les interventions de Blutch. Je voulais tenter de faire ce que Raymond Queneau appelait dans *Saint-Glinglin* « la Brouchecoutaille », c'est-à-dire une sorte de ratatouille, abattre les cloisons entre le cinéma et le théâtre, et ainsi, se retrouver en pleine liberté. Je le dis pour tous mes films, c'est la forme qui m'intéresse, et s'il n'y a pas la forme, il n'y a pas l'émotion. Je garde le goût intact de faire se rencontrer des choses qui ne devraient pas se rencontrer, c'est ce que j'appelle l'attrait du danger, du précipice. Avec cette formule que je répète à l'envi : « Pourquoi tournez-vous ? », « Pour voir comment ça tourne ». Alors, évidemment, j'ai été séduit par le théâtre d'Ayckbourn, qui peut sembler être un théâtre de boulevard alors qu'il n'en n'est rien. Il n'y a qu'à observer les risques de construction qu'il prend à chaque fois. Un jour, il a eu cette phrase : « Moi j'essaie de faire du cinéma avec mon théâtre, et Resnais fait du théâtre pour le cinéma ».

Comment cela a-t-il commencé ? J'avais lu dans une revue qu'un très prolifique Monsieur Ayckbourn montait ses pièces dans la toute petite station balnéaire de Scarborough, dans une salle dont les trois panneaux du décor étaient constitués par les spectateurs eux-mêmes. Nous sommes partis là-bas, Sabine et moi, comme pour un safari au fin fond d'une forêt exotique. Nous y avons vu une première pièce. Les acteurs devaient penser aux trois « murs » de spectateurs et les spectateurs, pour leur part, devaient avoir une bonne dose de croyance en ce qu'ils ne voyaient pas. Ce qui est aussi une bonne définition du cinéma. Dès ce moment-là, je me suis dit : cet homme est pour moi. Pendant quatre ou cinq ans, nous sommes revenus à Scarborough, anonymement, jusqu'au jour où un acteur,

pendant un entracte, m'a reconnu et m'a dit : « Mais qu'est-ce que vous faites-là ? Il n'y a jamais de Français ici. Des Japonais, des Allemands, mais pas de Français ». Nous nous sommes donc enfin rencontrés, Ayckbourn et moi, on a bu une bière, je l'ai complimenté, il a soupiré : « Évidemment, je ne suis pas Tchekhov », j'ai répondu : « Eh bien non, vous êtes beaucoup mieux que Tchekhov ». Ce fut une rencontre riche en émotion. Quelques années plus tard, dans un jardin public, je vois Sabine rire toute seule en lisant une énorme pièce d'Ayckbourn, intitulée *Intimate Exchanges* (les titres d'Ayckbourn sont toujours intraduisibles), qui avait comme caractéristique de ne mobiliser que deux acteurs pour jouer une multitude de personnages, mais il fallait retourner douze fois au théâtre pour voir la pièce en entier ! Je suis allé voir Ayckbourn pour lui demander s'il accepterait que j'adapte ce qui allait devenir SMOKING NO SMOKING. Il avait à son répertoire une quarantaine de pièces à l'époque. Il m'a dit : « Je m'attendais à tout, sauf à ce que vous choisissiez celle-là, vous êtes encore plus fou que moi ». Et je savais par un article, qu'il détestait qu'on tourne ses pièces en raison des obligations qui en découlaient. Je lui ai alors fait un serment : « Si je trouve un producteur prêt à financer le film, je ne vous préviendrai pas, je ne vous téléphonerai pas, je ne vous convierai pas à lire l'adaptation, je ne vous inviterai pas à dîner. Vous ne saurez rien de moi avant que le film soit fini et que je puisse vous le montrer. À ce moment seulement vous pourrez décider si vous en acceptez la paternité ». Il s'est illuminé. Et j'ai tenu ce serment, jusqu'à aujourd'hui. Et pour *CŒURS (Intimate Fears in Private Places* dans sa version originale) également.

Le gros problème que posait l'adaptation de *Life of Riley*, était le suivant : comment un public de cinéma pourrait-il comprendre qu'il y a quatre jardins qui ne se touchent pas ? J'ai donc mis des dessins de Blutch, des photos du Yorkshire, avec quelques plans de routes pour qu'on comprenne que parfois il y a vingt kilomètres qui séparent un jardin d'un autre. C'est en mélangeant ces trois éléments qui ne vont pas ensemble – les dessins de Blutch ne ressemblent pas aux décors de Jacques Saulnier, qui ne ressemblent pas aux routes du Yorkshire – qu'on saisit, j'espère, la notion de distance. J'ai voulu faire le film librement. On a procédé avec Laurent Herbiet d'une manière particulière. Herbiet étant un magicien de l'informatique, à peine ai-je prononcé une phrase qu'elle est enregistrée, parfois même, il la frappe avant que je la prononce... Nous avons donc pris la pièce originale et avons procédé à un découpage immédiat. Pour cette

phase de travail, j'utilise des petites figurines en plastique représentant les acteurs et je les déplace. Ce sont souvent des personnages de films, rapportés de mes voyages, je les préfère les plus anonymes possible. Ça m'aide beaucoup, je peux découper en même temps qu'Herbiet me suggère des raccourcis, des enchaînements. J'avais beaucoup fait rire Ayckbourn en lui disant un jour : « Je suis contre les coupures, mais pour les contractions ». Jean-Marie Besset, dont je connaissais et appréciais le travail d'adaptateur et d'auteur, s'est ensuite chargé de la traduction, et a travaillé sur la version anglaise déjà découpée.

AIMER, BOIRE ET CHANTER ? On prend trois couples normaux, ou ce qu'on appelle normaux, qu'ils soient très heureux ou très malheureux, il suffit que survienne un évènement qui dérange, George, ça fiche l'hystérie partout. Oui, c'est drôle, mais il y a tout de même des moments où je fais passer l'ombre de la mort, sur une musique légère... Il y a une chose assez rare avec ce film : lorsqu'il a été terminé, nous avons constaté, le monteur Hervé De Luze et moi, que ce qu'on appelle « le chutier » - la corbeille où l'on jette les chutes, les scènes supprimées - était vide. Rien n'avait été coupé, tout avait été tourné. Oui, on peut dire ça, rien à jeter ! Il est vrai qu'il y a beaucoup de plans-séquences, des scènes dans leur continuité. Les comédiens ont été étonnants d'ailleurs. D'eux-mêmes ils se sont réunis en dehors des heures de tournage pour répéter. On a gagné un temps fou !

Qu'est-ce qui fait que, ne négligeant aucun artifice de théâtre, jusqu'à remplacer les portes par des toiles peintes qui s'écartent, on est tout de même au cinéma ? C'est un mystère. Oui, bien sûr, même si cela joue en faveur du film, il est bien question ici d'économie. J'ai été conforté dans cette démarche, en faisant un grand saut dans le temps, par Sacha Pitoëff et sa femme. Chaque fois qu'ils montaient un spectacle aux Mathurins, ils se trouvaient à court d'argent pour les décors. Ils reprenaient alors de vieux rideaux, ils empruntaient des vieux tapis et réussissaient à suggérer des intérieurs luxueux. J'ai présenté ça à Jacques Saulnier, en disant : « Sacha Pitoëff l'a fait, tu peux le faire ». Il a faiblement protesté : « Oui, mais au cinéma.. ». J'ai dit « Eh bien, on va le tenter ».

Alain Resnais



SABINE AZÉMA

Qui est Kathryn ?

C'est une femme un peu survoltée, nerveuse, tout le temps en train de reprocher quelque chose à quelqu'un, assez autoritaire, très vivante, trop vivante pour la vie qu'elle mène. Elle a épousé Colin, elle a sûrement été amoureuse de lui, mais maintenant c'est plan-plan. Elle n'a pas eu d'enfant, elle se sent un peu comme une éternelle jeune fille, insatisfaite. Insatisfaite sur le plan sexuel d'abord. Elle boit en cachette, ça prouve bien que quelque-chose cloche. En fait, elle s'ennuie, profondément. Alors pour échapper à sa petite vie rétrécie, elle s'évade dans les fantasmes et dans les rêves, et le rêve, c'est ce fameux George. Le plus souvent, il faut bien le dire, Kathryn est agaçante. Mais je n'ai pas peur de ça, j'y vais. Je la comprends, il faut être prête à accepter aussi les défauts de ses personnages !

Ses relations avec les autres.

Avec les membres du petit groupe, elle se montre comme elle est. Elle arrive comme un cyclone, les autres se méfient un peu d'elle, se disent : « Oh là là, que va-t-elle encore nous sortir ? » Elle parle, elle parle, elle ne sait pas garder un secret. Monica ? Elle a été la femme de George, comment pourrait-elle lui pardonner... Simeon ? Il ne l'intéresse pas, pas plus que Jack. Quant à Tamara... Elles sont tellement différentes que ça ne peut pas coller, elle la secoue, elle est assez péremptoire, assez « commandeuse » comme disent les enfants. Ce petit groupe me fait d'ailleurs penser à des enfants, qui ont vieilli.

George ?

J'imagine la biographie de mon personnage comme l'a proposé Alain : je suis née à York, ma mère m'élève seule. Je ne travaille pas très bien, mais je suis sportive. Une copine qui fait de l'aviron m'emmène à Manchester, où je fais donc de l'aviron, mais pas seulement. Comme j'ai besoin de gagner ma vie, je suis serveuse dans un pub, et là je m'éclate. C'est l'époque Punk, Rock, je commence à boire pas mal. Mon futur mari collectionnera les pendules, moi, je collectionne les garçons. Je choisis toujours les plus beaux. Et c'est là qu'un soir, je rencontre George qui fait ses études à Manchester. Très sympa, charmant, extrêmement drôle, chef de bande. Il est roux, grand, un peu fort, pas assez beau pour moi, pas du tout mon type. Et pourtant, je changerai bientôt d'avis...

Tourner avec Resnais.

AIMER, BOIRE ET CHANTER est mon dixième film avec Alain Resnais ? Je n'avais pas compté. Pour savoir comment tout a commencé, il faut remonter un peu loin. Je ne rêvais pas de devenir actrice, mais depuis que je suis haute comme deux pommes, même pas trois, j'adore le spectacle. Encore lycéenne, je prenais donc des petits cours de théâtre au Lycée Carnot. Je me revois un jour, appuyée contre une voiture, en train d'écouter le professeur Philippe Laudenbach, un des neveux de Pierre Fresnay. Il nous raconte qu'il a tourné dans MURIEL OU LE TEMPS D'UN RETOUR, un film d'Alain Resnais, un homme extraordinaire. Resnais, je ne le connaissais pas plus que ça, et j'allais très peu au cinéma. Avec deux copines, je vais aussitôt voir MURIEL. Et c'est le premier grand choc cinématographique de ma vie. J'ai senti tout de suite qu'il y avait là de la grâce, de la beauté, du mystère, de l'art. À cet âge, je n'ai pas pu définir pourquoi ni comment, mais je suis sortie de cette projection, transformée. Si j'avais pu deviner ce qui allait se passer après... Alain m'a appelée, environ quinze ans plus tard, pour LA VIE EST UN ROMAN. À l'époque j'étais apparue dans trois ou quatre films, pas plus. J'ai tout de suite pensé que la chance me souriait et qu'il ne fallait pas la laisser passer. De ce premier tournage, je me rappelle que j'éprouvais un mélange étrange de détermination et de timidité. Mais tout concourrait à me rassurer. Après une prise, je me retourne et je vois Pierre Arditi le pouce levé. Le pouce levé de Pierre, une récompense ! Et Vittorio Gassman, dans sa combinaison rouge, venu une fois sur le plateau juste pour me regarder... On m'appelait « la Petite », alors la Petite a tout donné. Avec Resnais, j'avais le sentiment d'être partie en voyage, un voyage qui n'aurait pas de fin. Et il n'a pas de fin. Peut-être, après tout, avons-nous le même âge, le même plaisir de jouer, de continuer à jouer ensemble. Je vois toujours la même image : on est dans un jardin rempli d'herbes hautes, d'herbes folles, évidemment. C'est lui qui ouvre les grilles rouillées, on ne sait pas où on est, on ne sait pas où on va et on arrive quelque part. Toujours.

Kathryn

C'est pas des temps morts, c'est des temps habités. Des temps pour les rires.

Colin
Ah bon ?

Kathryn

Pour laisser venir les rires. Au cas où. Parce qu'il y aura des rires. Du moins on l'espère.

HIPPOLYTE GIRARDOT

Qui est Colin ?

Colin est un médecin de campagne issu d'une famille modeste, il n'a sans doute pas fait ses études dans une grande fac, il est toujours resté dans cette Angleterre du Nord, rurale. Il s'y sent bien, il n'a jamais songé à aller ailleurs. Il a commencé par être médecin hospitalier, et ce n'est pas par ses relations mais par sa réputation de bon praticien, qu'il a réussi à ouvrir son cabinet. Sa vie est extrêmement régulière, lui et sa femme Kathryn n'ont pas eu d'enfants, il a envie que les choses ne changent pas, que le fleuve ne sorte pas de son lit. Colin est obsédé par le temps, ou plutôt par les pendules. Chacune de ses nombreuses pendules est liée à un événement familial, comme s'il tenait sa névrose en laisse en se focalisant sur un objet. Cet objet étant bien entendu dysfonctionnel. Son obsession de réparer les pendules est une manière pour lui de supposer, d'espérer que si elles étaient enfin toutes à l'heure, sa vie s'en trouverait plus harmonieuse, qu'elle échapperait à une routine un peu déprimante.

Ses relations avec les autres.

Quand il a été question de monter cette pièce de théâtre, on l'a invité à se joindre à la troupe, au grand dam de sa femme qui trouvait là une occasion de se distraire sans lui et de boire un petit peu à l'abri de son regard... Il est donc là, pas très bon, mais flatté d'être là, faisant très sérieusement son travail d'acteur amateur, comme il fait son travail de médecin. Cela lui donne l'impression d'entrer dans l'univers de sa femme, d'être enfin un peu adopté par ce monde. Mais lorsque Jack l'aborde pour lui parler de sa propre femme, Tamara, soupçonnant qu'il puisse se passer quelque chose entre elle et George, Colin est très embarrassé de cette intimité soudaine avec cet homme qu'il connaît à peine. En fait il ne partage d'intimité qu'avec Kathryn.

George ?

Bien que je l'aie vu nu, étant son médecin, George reste pour moi un mystère. En face de lui, de sa vie romanesque, moi, le pragmatique, je ne fais pas le poids. Il est terriblement anglais, une silhouette longiligne, très dandy, très fin et complètement timbré. Toujours si élégant, des costumes impeccables. Il fait très fin de race avec son visage émacié, son air de petit garçon qui a vieilli trop vite, c'est sans doute cela qui attendrit les femmes...

Tourner avec Alain Resnais

La première fois qu'Alain Resnais a pris contact avec moi, c'était pour me faire parvenir le scénario de VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU. Et le nom des personnages était le nom des acteurs. Tellement heureux qu'Alain Resnais ait pensé à moi, je commence la lecture, et tout à coup je lis : « L'ignoble Girardot arrive ». D'accord, je trouve le personnage de l'imprésario « ignoble », délectable, mais tout de même ça me fiche un petit coup. Lorsqu'Alain Resnais m'accueille, il me dit : « Ah ! Girardot, il y a des années que je cherche à travailler avec vous, et enfin j'ai un rôle pour vous ! ». Alors, je me suis permis de lui répondre : « Vous n'aviez donc trouvé aucun rôle ignoble pour moi auparavant ?... » Tourner avec Alain Resnais n'a rien à voir avec endosser un rôle pour un autre metteur en scène. Alain Resnais vous invite à entrer dans un monde que vous ne connaissiez pas. Comme s'il y avait une porte : vous la franchissez, et la réalité est aussitôt différente. Le changement n'est ni brutal, ni voyant. Parce que cette réalité est celle d'un homme qui a décidé une fois pour toutes que c'était l'imaginaire qui guidait nos vies, et non la réalité. Profondément, il me semble qu'Alain Resnais pense cela, et le transmet, lui qui sait à quel point le réel est violent jusque dans son propre corps. Il le transmet sans heurt, naturellement, à ses acteurs. Et cette confiance dans l'imaginaire est une cause qu'il défend. Ce n'est pas décoratif, on n'est pas chez Tim Burton. Non, c'est intime, c'est éthologique. Alain Resnais ne « dirige » pas ses acteurs. Il pense que vous êtes suffisamment responsable pour vous occuper comme il faut du personnage qu'il vous a confié. Après un prise, il pourra vous dire : « C'était peut-être un peu excessif... ». Cela ne signifie pas que vous en avez trop fait, mais seulement que cela déborde un tout petit peu de ce qu'on avait prévu de raconter. Donc, nous allons essayer de rester dans la même scène, tous ensemble, avec ce sentiment unique de gaieté et d'appartenance.

Kathryn

C'est qui ? Je le connais ?

Colin

*Enfin pour l'amour du ciel, je ne vais pas répondre à un interrogatoire !
Ce que tu es pipelette. Je ne peux rien dire, je n'ai pas le droit. Je suis son
médecin traitant, il y a le secret professionnel.*

Kathryn

*Tu peux quand même le dire à ta propre femme, quand même !
A quoi bon être mariée à un docteur si on n'a pas l'information avant tout
le monde ?*





CAROLINE SILHOL

Qui est Tamara ?

J'ai appris à la connaître, à me l'approprier... J'avais eu un coup de foudre pour la pièce d'Alan Ayckbourn *Life of Riley*. J'avais donc envie de la jouer au théâtre, et ai écrit une adaptation en français. C'est alors qu'Alain Resnais a exprimé son désir d'en faire un film ; le projet théâtral a évidemment été aussitôt abandonné avec joie, et dans la foulée, Resnais me dit : « Je pense à vous pour le rôle de Tamara ». Je me contente évidemment de répondre : « Ah ! Quel bonheur ! ». Alors, qu'au départ j'avais très envie de jouer sur scène l'autre rôle, celui de Kathryn que joue Sabine Azéma. Cette Kathryn, je la trouvais drôle, insolente, ce que Sabine a rendu avec maestria. Tamara était un personnage qu'il m'a fallu apprivoiser, mais je crois que j'ai fini par la rencontrer, grâce à Alain. Tamara est avant tout une femme de bonté, de compassion, mais attention à vous si vous en abusez trop ! Son mari Jack, n'a sans doute pas fait que des affaires irréprochables, mais elle l'aime, ça ne s'explique pas. Il la trompe allègrement et comme tous les hommes infidèles, il cherche à se faire consoler par sa femme. Elle le prend mal, mais avec classe et humour. Elle a fait du théâtre quand elle était jeune, mais lorsqu'elle est tombée enceinte de Tilly, elle a abandonné une carrière qui n'avait jamais vraiment démarré. Ils sont revenus dans le Yorkshire. Tamara a ouvert un petit salon d'esthéticienne, toujours ce désir de dispenser du bien-être autour d'elle...

Ses relations avec les autres.

Elle porte sur les autres un regard indulgent et amusé. Par exemple, elle est compatissante envers Kathryn, femme un peu fofolle qui picole en douce mais surtout, la pauvre, qui n'a plus aucune « intimité » avec son mari. En fait, Tamara est consciente que tout le monde a ses problèmes, mais pour sa part, elle est fidèle à sa devise : « Pour être heureux, vivons les yeux fermés... enfin à moitié ». George ? Elle n'a jamais « tilité » sur lui, comme dirait mes enfants, mais jouer à l'amour sur scène, même en amateur, cela peut provoquer des attirances inattendues.

George ?

Ce n'est pas du tout un canon ! Il a une petite bedaine, ne se soigne pas

beaucoup, n'attache aucune importance à son apparence. Des cheveux poivre et sel, plus très fournis, mais coiffés en pétard. Le charme qu'il exerce vient de son regard. Il a ces yeux dorés qui changent de couleur selon la lumière, et oui, il a aussi de très belles mains.

Tourner avec Alain Resnais.

Pour Alain Resnais, le rythme est essentiel comme la forme, qui n'est autre que le fond remontant à la surface. Sur le plateau, à sa seule respiration, on sent qu'il approuve, ou désapprouve, « désapprouve » est un bien grand mot, disons qu'il émet une observation. Ce qui est inouï, c'est sa capacité à communiquer avec une totale économie de mots. Juste le mot qu'il faut, celui qui vous éclaire, celui qu'on attendait sans le savoir. Lorsqu'il arrive le matin, il réunit ceux qui sont de la première scène, il dit : « Bon, cette nuit, j'ai pensé... » (Je me demande quand il dort !), « alors, on pourrait... » (il décrit la scène), « mais je me suis demandé, si cela ne serait pas mieux, si... ». Sa façon de donner des pistes, de nous nourrir. C'est ça, il nourrit plutôt qu'il n'impose. On n'a pas le trac avec lui, parce qu'il ne juge pas, il est au-delà de ça, il n'a pas de temps à perdre. C'est vrai que sa douceur, sa courtoisie, sont contagieuses. Sur le plateau de AIMER, BOIRE ET CHANTER, je n'ai pas osé lui dire, mais je l'appelais « mon 4G » : Génial, Gentil, Généreux et G'jeuns !

Jack

Pardon de t'avoir réveillée. Tu as écouté ?

Tamara

Non, j'allais pas m'abaisser jusque là. Je m'en fous complètement, mais pourquoi tu lui donnes pas ton portable, à cette pute ? Qu'au moins je puisse dormir ?

Jack

Je le lui ai donné. Je sais pas pourquoi elle s'en sert pas. Va savoir pourquoi elle m'appelle sur le fixe, depuis quelque temps.

Tamara

Pour que j'en profite, Jack, c'est tout. Pour que je sache bien qu'elle est toujours dans les parages.

MICHEL VUILLERMOZ

Qui est Jack ?

Sa profession, je crois que je la connais, mais je ne vous la donnerai pas. Ce que je peux vous dire, c'est que Jack a de l'argent, beaucoup d'argent. Il l'a gagné à la sueur de son front. Il a une situation très confortable. Il a voulu revenir dans cette grande propriété du Yorkshire, cette maison qu'il avait repérée lorsqu'il était enfant. Il a épousé Tamara par amour, évidemment, il l'aime ! Mais il a une maîtresse. Je le dis parce que c'est un secret de Polichinelle. Tout le monde est au courant. Et il a une fille, Tilly, qui va avoir 16 ans, le bonheur de sa vie. Ses tenues vestimentaires, sa belle voiture, tout ce qui est signe extérieur de richesse, il n'est pas contre. Il aime recevoir, il aime montrer qu'il a de l'argent. Je n'en livrerai pas plus sur Jack, le reste est trop intime, trop complexe.

Ses relations avec les autres.

J'ai connu Monica au moment où elle avait une histoire passionnelle avec George, mais je vous dis ce que vous savez déjà. Je ne connais pas en revanche Siméon, son nouvel amoureux. Colin et Kathryn sont plutôt liés à ma femme, ils font du théâtre amateur ensemble. On se voit assez régulièrement, ils viennent dîner à la maison après les répétitions, ce ne sont pas des amis intimes, disons, des relations. Tamara a toujours aimé le théâtre, ça l'amuse, ça l'occupe. Moi, j'essaie de m'y intéresser, mais je l'avoue, je trouve ça - je vais dire le mot - extrêmement, excessivement chiant. George ? Ah ! George, c'est différent. Je suis son plus ancien, son plus proche ami. Nous nous sommes connus à l'école. Nous avons sympathisé assez vite, je l'admirais, j'étais sûr qu'il deviendrait un aventurier, un explorateur, un grand journaliste ou un homme politique. Et voilà, je ne sais pas pourquoi, il a baissé les bras, il est devenu instituteur. Tilly a été dans sa classe d'ailleurs. Quel petit garçon il était ? Très drôle. Dès l'école primaire, il avait déjà beaucoup de succès auprès des filles, et ça a continué en secondaire... On n'a jamais cessé de se voir, on s'est toujours retrouvés, surtout quand il vivait avec Monica. Un peu moins depuis.

George ?

Physiquement ? C'est un homme tout à fait banal, c'est pour ça que la séduction qu'il exerce m'a toujours étonné. George ? C'est l'anti-George

Clooney ! Ce serait comme on dit en France, un Georges Dupont. De taille moyenne, légèrement dégarni, un petit peu rond, c'est quelqu'un qu'on ne remarque pas, voilà. Sauf que les femmes tombent comme des mouches... J'ai beaucoup moins de succès que lui, ça m'a toujours agacé, maintenant, vous voyez, j'en rigole.

Tourner avec Alain Resnais.

C'est la quatrième fois que j'ai la chance d'apparaître dans un film d'Alain Resnais, sauf que la première fois... Je ne l'ai pas rencontré. C'était pour CŒURS, en 2006. On ne me voyait que brièvement dans une émission religieuse à la télévision, filmée par Bruno Podalydès ! Puis, avant VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU, ce fut LES HERBES FOLLES, ce couple de Dupont et Dupont que je formais avec Mathieu Amalric, deux flics de commissariat assez irrésistibles. J'ai le souvenir d'un moment magique, la façon dont Alain Resnais nous filmait, ces mouvements de zoom pendant l'interrogatoire d'André Dussollier. Et lui, très rieur, spectateur. C'est toujours ludique les tournages d'Alain Resnais, comme il le dit : « Je tourne pour voir comment ça tourne ». C'est vraiment ça. Il nous fait jouer pour voir comment ça joue. Et nous on essaie des choses, qui sont très pensées, très préparées, en espérant ne pas avoir été en dessous du parti-pris formel qui nous a été proposé, en espérant ne pas le décevoir. Avec Alain Resnais, nous n'avons pas cette notion desséchante de l'efficacité, de la pression du plan de travail : il faut mettre tant de minutes utiles en boîte, il faut se couvrir, etc... C'est tout le contraire, on semble toujours avoir le temps. Le temps que l'émotion passe, que la vie passe.

Jack

Reconnais, ça se fête. Seize ans. Majorité sexuelle, quand même.

Tamara

Sur la question, elle a pris de l'avance à mon avis.

Jack

Je sais pas de quoi tu parles. C'est pas ce qu'elle m'a dit.

Tamara

Evidemment !

SANDRINE KIBERLAIN

Qui est Monica ?

Elle est institutrice dans une petite ville. Elle a vécu avec George une de ces grandes histoires d'amour qui vous emportent et vous laissent ensuite sur le bord du chemin. Et je pense que dans cette histoire, elle s'est un peu perdue. George a ce pouvoir sur les femmes et sur les gens : au début ils se sentent valorisés et puis il prend trop de place dans leur vie. Là, quand l'histoire démarre, Monica est dans une autre histoire, avec le contraire de George. Elle est amoureuse de Simeon, mais se demande si elle n'a pas décidé trop tôt de vivre avec lui. Elle est en permanence dans ces grandes questions. C'est si nouveau pour elle de sentir que quelqu'un la regarde, ne veut que son bien. Elle le dit d'ailleurs : « Il ne veut que mon bien », « Il m'aime, et moi aussi ». Mais dans ce « moi aussi », il y en a encore un peu de flottement. Il fallait jouer ce flottement entre les lignes et c'était très intéressant. Monica est une de ces grandes anglaises un peu gauche, encore vaguement adolescente. D'où l'idée de cette tresse blonde qui lui bat le dos. Monica est un papillon qui vole et a du mal à se poser.

Ses relations avec les autres.

Comme elle est fragile, elle n'est pas sereine. Soudain ses joues se couvrent de plaques rouges: elle a peur de ce qu'elle va dire, peur qu'on lui enlève quelque chose, peur que ce soit mieux chez les autres. Elle est la plus jeune des trois femmes, elle envie leur assurance, leur maturité. En fait la seule chose qui les réunit, qui les rassemble, c'est ce George, et la question essentielle de savoir laquelle il a le plus aimé. Elle est son ex-femme, censée avoir la plus grande légitimité, mais on s'apercevra au cours de l'histoire que chacune, et même chacun, est en droit de revendiquer une place privilégiée dans la vie de George.

George ?

Il est séduisant, très viril, un arbre. Il en impose, il parle fort, c'est un peu trompeur, cela vous donne une sensation de fausse sécurité. C'est le genre de séducteur qui a la capacité de vous rendre dingue, plus dans les mots que dans les actes, et puis de fuir quand vous êtes bien accrochée. Il peut sortir d'une pièce aussi vite qu'il y est entré, mais quand il est parti, sa présence est encore perceptible, sa présence manque.



Tourner avec Alain Resnais.

Je suis la seule à intégrer la troupe d'Alain Resnais pour la première fois... Je lui avais écrit une lettre, il y a six ans, juste dans l'intention de lui dire mon admiration pour ses films, pour son travail. Je n'ai pas eu de réponse. Et un jour, un beau jour, je marchais dans la rue, en bas de chez moi, avec ma fille, le producteur Jean-Louis Livi m'a abordée, m'a posée cette question insensée : « Alain Resnais peut-il vous appeler ? ». Imaginez ma réponse, je faisais des bonds ! Je suis vite rentrée, le téléphone a sonné, et j'ai entendu sa voix de jeune homme : « Bonjour Sandrine. Voilà, c'est ma réponse. Six ans après. Je voulais vous proposer le rôle de Monica dans mon prochain film ». Après, le processus s'engage. La rencontre. Alain Resnais ne peut pas travailler avec quelqu'un qui ne lui renvoie pas ce qu'il attend de cette personne. Il nous a réunis pour une lecture. Avant de commencer, il cherchait avec insistance une petite boîte rouge en plastique. On l'a trouvée. Il l'a posée sur la table et nous a dit : « C'est une boîte anglaise, j'espère que je vais savoir m'en servir parce que selon l'endroit où j'appuie, cela déclenche des réactions différentes ». On commence la lecture, et à chaque moment qu'il trouvait réussi, il appuyait sur la petite boîte d'où sortaient des applaudissements. C'était pour nous faire savoir qu'il était content de nous... J'étais subjuguée. Après, Alain Resnais nous a dit : « Je propose à chacun d'écrire la biographie de son personnage, comment est-il physiquement, quelle pouvait être sa vie d'avant ? ». C'est très dur à faire, on a peur de ne pas être à la hauteur, peur aussi d'aller à l'encontre de l'idée que lui se fait du personnage. Moi, ce qui m'a aidée, c'est qu'au lieu d'écrire la biographie de Monica, je l'ai dessinée. De dos d'ailleurs. Une silhouette, avec une grande jupe, des fleurs, une fantaisie dans les vêtements. Il était d'accord, sauf sur un point : « Il ne me semble pas que Monica soit née où vous l'avez fait naître... ». Être sur le plateau d'Alain Resnais, c'est déjà entrer dans un de ses films, dans le film. Un peu comme dans LA ROSE POURPRE DU CAIRE de Woody Allen. On entre dans le film d'Alain Resnais en le tournant. On est dans une autre couleur, dans un autre rythme, dans une autre façon de parler plus douce, plus courtoise. En même temps, ce n'est pas ampoulé, on est imprégnés d'une atmosphère différente, unique. On arrive sur le tournage comme on se rend à un rendez-vous espéré. Je vous jure, j'ai envie de piquer le plan de moi qui clope en cachette, au début. Je trouve ce plan sublime. Je me dis bon, ça, au moins, je l'aurai fait dans ma vie.

Monica

Il sort ça d'où ?

Jack

Eh bien, de Kathryn.

Monica

Qu'elle part en vacances avec George ?

Jack

Elle dit que George l'a invitée.

Monica

Kathryn ne part pas en vacances avec George.

Jack

Ah ! Non ?

Monica

Absolument pas.

Jack

Comment tu le sais ?

Monica

Ben parce que c'est moi qui pars en vacances avec George.

Jack

Ah d'accord. Il part avec toi, alors.

Monica

Evidemment.

Jack

Donc, c'est pas comme si vous partiez avec lui toutes les deux, toi et Kathryn ?

Monica

Enfin tu plaisantes ! C'est pas moi, peut-être, la femme de George ? Kathryn, elle en a un, de mari, non ? Elle n'a qu'à partir avec lui. C'est vrai, j'aurais l'air de quoi ?

ANDRÉ DUSSOLLIER

Qui est Simeon ?

Un *gentleman-farmer*. Un agriculteur anglais. Il est veuf, et il est tombé amoureux de l'institutrice du village. C'est quelqu'un d'un peu taiseux, il a du mal à exprimer ses sentiments mais on sent qu'il est très épris de Monica. On n'en est qu'au début de leur union et déjà une certaine confiance règne. Mais l'irruption de George au milieu de ces trois couples, y compris le sien (Monica ayant été sa femme), va faire des ravages, prendre une place de plus en plus embarrassante. D'autant plus embarrassante, que le pauvre Simeon ne sait pas très bien comment aborder le problème. C'est rare dans une pièce de théâtre de voir un personnage qui a du mal à trouver ses mots ! Il s'exprime par des gestes inattendus, des pulsions étonnantes. Il a une présence corporelle assez puissante, il est proche de la nature, et c'est d'ailleurs à la nature qu'il s'en prend quand il donne de furieux coups de pied à un tronc d'arbre ! Les êtres humains, c'est beaucoup plus mystérieux pour lui...

Ses relations avec les autres.

Je n'ai pas beaucoup de relations avec les autres couples. Simeon reste Simeon, peu bavard, peu liant, un peu en marge. Gardien de la fragile citadelle Monica. On ne peut pas dire que les autres le sous estiment, mais on n'en est pas loin quand même. Il ne fait pas partie de leur groupe, il ne répète pas cette pièce qu'ils sont en train de monter. Il dira d'ailleurs qu'il n'aime pas le théâtre avec cette réplique que je considère comme un merveilleux cadeau d'Alain Resnais : « Non, moi, j'aime mieux le cinéma ! ». Les autres, l'homme d'affaires, le médecin, sont davantage de la ville que moi. Simeon est carrément de la campagne. C'est d'ailleurs amusant qu'Alain m'ait proposé ce rôle-là, moi qui suis extrêmement citadin... C'est mon premier rôle de rural ! Peut-être cela vient-il du fait que je raconte davantage ma vie à Alain dans sa cuisine que sur un plateau. Et, c'est vrai qu'en fait je viens d'un milieu rural. Mon père étant le seul, parmi six frères nés dans un village de montagne, à être descendu « à la ville » !

George ?

Chacun voit George à sa porte... Mais sans doute ai-je fait un blocage au même titre que Simeon. George n'a pas d'existence pour moi, ou du moins,

je souhaite vivement qu'il n'en ait pas. Il est l'image extrême de ce que sont les autres, il est là, séduisant, virevoltant, à droite, à gauche, on n'arrive pas à le saisir, il raconte tout et son contraire. On sait qu'il est malade mais on ne sait pas à quel point. L'attitude, la manière d'être de George sont étrangères à Simeon, me sont étrangères. Je ne l'ai jamais rencontré, j'ai dû le croiser. Mais comme Simeon n'a pas accès à son monde, s'il l'a croisé, il ne l'a pas vu.

Tourner avec Alain Resnais.

Pour moi cela fait trente ans que cela dure, sept films depuis LA VIE EST UN ROMAN en 1984. J'ai toujours souhaité à tous les comédiens d'avoir un jour la chance de travailler avec Alain Resnais. C'est un privilège énorme, de le voir créer, de le voir tourner, d'établir avec lui une relation personnelle. J'étais très ému que Sandrine Kiberlain soit aussi touchée d'être adoubée par lui. C'est Vittorio Gassman, à l'époque de LA VIE EST UN ROMAN qui avait dit : « La première fois que l'on rencontre Alain Resnais, c'est comme si on entrait dans une cathédrale ». Chaque fois c'est une aventure totalement nouvelle qui s'adapte au film à faire, qui a à voir avec l'insatiable curiosité d'Alain. Sa curiosité pour les choses et pour les gens, pour le théâtre aussi, évidemment. Il raconte avoir vu très jeune Sacha Guitry au Théâtre de la Madeleine, montrant son documentaire CEUX DE CHEZ NOUS. C'est ainsi qu'il aurait découvert le cinéma, dans un théâtre, avec un homme présentant son film comme un conférencier. Nous avons bénéficié avec lui – alors que ce n'était pas très bien vu à l'époque de la Nouvelle Vague – d'une discipline qui vient du théâtre, qui consiste à préparer beaucoup, à travailler en amont du film, comme on répète une pièce. Lorsqu'on arrive sur le plateau, après cette préparation très douce, très calme, très soutenue, très respectueuse, on est prêt. On n'a plus ces télescopages, cette tension, ces tâtonnements, qui bien souvent sont la règle. Mais en même temps, quand vous êtes avec quelqu'un qui vous connaît si bien, et qui vous fait le cadeau d'un nouveau rôle, vous vous trouvez à chaque fois au pied du mur, vous donneriez beaucoup pour être sûr d'être à la hauteur.

Simeon

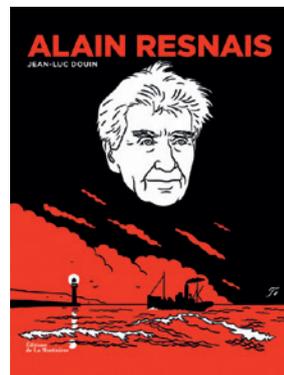
(envoyant un coup de pied au tronc)

Putain de merde de saloperie de merde ! Merde ! Je me suis cassé le pied !

LA PETITE TAUPE

La petite taupe qui apparaît sortant fugacement de son trou dans AIMER, BOIRE ET CHANTER ? Elle a à voir avec ma lecture des surréalistes lorsque j'étais adolescent. J'avais retenu que si une image vous apparaissait et s'imposait encore à vous trois jours plus tard, il fallait en faire quelque chose. J'ai conservé ce conseil. L'image de la taupe m'est venue lorsque Jean-Louis Livi m'a commandé de faire un film avec *Life of Riley* d'Alan Ayckbourn. Car tous mes films sont des films de commande. J'ai un excellent alibi : Igor Stravinsky, paraît-il, n'a jamais écrit une note avant d'en avoir reçu commande... Donc, lorsque Jean-Louis Livi me parle de la pièce, je lui dis, spontanément : « En tout cas il y aura une taupe ». Il me répond : « J'y compte bien ». Et voilà, elle est là. Mais il ne faut en aucun cas y voir quelque symbole ou message que ce soit. Il y a une dizaine d'années, un critique du *New York Times* avait écrit un article très drôle, disant : « On reproche à Alain Resnais de ne pas avoir d'obsession, de ne jamais revenir sur les mêmes thèmes, de n'être qu'un illustrateur. C'est faux, dans ses films, il y a toujours un petit animal qui bouge... ».

Alain Resnais



Dans le très beau livre, richement documenté et illustré que Jean-Luc Douin vient de consacrer à Alain Resnais (Éditions de La Martinière), sont incluses de précieuses et ludiques pages thématiques. L'une d'elles est consacrée aux « Animaux ». La taupe de AIMER, BOIRE ET CHANTER n'y figure pas encore, mais on peut y retrouver tous les petits animaux qui bougent dans la filmographie d'Alain Resnais. Ainsi, entre autres : la souris qui court sur la plage de JE T'AIME, JE T'AIME, le chat énigmatique de la fin des HERBES FOLLES, le bestiaire de MON ONCLE D'AMERIQUE (tortue, grenouille, poisson rouge, chiot, sanglier, étoile de mer, anguille), les hérissons de PROVIDENCE, sans oublier les méduses de ON CONNAÎT LA CHANSON...

LISTE ARTISTIQUE

Kathryn Sabine AZÉMA
Colin Hippolyte GIRARDOT
Tamara Caroline SILHOL
Jack Michel VUILLERMOZ
Monica Sandrine KIBERLAIN
Simeon André DUSSOLLIER
Tilly Alba Gaia BELLUGI

LISTE TECHNIQUE

Réalisation Alain RESNAIS
Production Jean-Louis LIVI
Production exécutive Christophe JEAUFFROY
Adaptation Laurent HERBIET
Alex REVAL
Dialogues Jean-Marie BESSET
D'après *Life of Riley* d'Alan AYCKBOURN
Première assistant réalisateur Christophe JEAUFFROY
Dessin BLUTCH
Image Dominique BOUILLERET
Décors Jacques SAULNIER
Son Jean-Pierre DURET
Gérard HARDY
Gérard LAMPS
Montage Hervé DE LUZE
Musique Mark SNOW
Coproduction F comme film
France 2 Cinéma
Solivagus
Avec la participation de Canal+
Ciné+
France Télévisions
Avec le soutien du CNC
En association avec Manon 3
Cinémage 8
La Banque Postale Image 6
Avec le soutien de la PROCIREP



Quand j'ai demandé à Alain pourquoi il pensait que nous étions fait pour nous rassembler, il m'a dit que si un dramaturge comme moi, écrivais des films pour la scène et lui, un réalisateur, créait pour le cinéma des pièces de théâtre, il était inévitable que nos mondes, apparemment séparés, finissent par se chevaucher. Et je suis ravi que cela soit le cas.

Avec ce film, notre troisième collaboration, Alain a créé quelque chose qui, bien qu'audacieux et innovant, reste complètement fidèle à l'esprit de mon œuvre originale. Stupéfiant ! Seul Resnais pouvait y arriver.

Alan Ayckbourn

Le Pacte